

DIJON

Sergio Verastegui

Les Ateliers Vortex / 4 mai - 2 juin 2018

C'est une œuvre qui pourrait faire office de résumé : suspendue par quelques câbles transparents sous les pentes industrielles du toit des Ateliers Vortex, la main courante d'un escalier parisien, tel un squelette démembré, semble se tordre dans l'espace. Elle charrie avec elle divers objets qui lui sont reliés par des chaînettes en laiton : une fine colonne torsadée, une scie dépourvue de lame, une main noire en bois ainsi que d'autres fragments, en plâtre notamment, plus difficiles à identifier. Titrée *Ça*, comme une chose surgie d'une rêverie fiévreuse, elle nous dit de la sculpture de Sergio Verastegui (né en 1981 à Lima, vit et travaille à Paris) l'aspect brut des formes qui la parcourt et sa nature profondément hybride. Elle suggère aussi que, dans ce travail, il est question de mémoire, du passé que les objets portent en eux, et de ce que l'artiste (dont on perçoit déjà le goût pour les trames complexes) parvient à en ramener à la surface de l'exposition, comme autant d'indices prélevés sur les lieux d'une enquête.

Et c'est bien en partie à cela que nous avons affaire à Dijon – et aussi à Paris, où Sergio Verastegui bénéficie au même moment d'une exposition personnelle à la galerie Thomas Bernard : la restitution d'une enquête menée au Mexique, sur les pas des poètes infraréalistes, que l'écrivain Roberto Bolaño (fondateur du groupe avec Mario Santiago Papasquiaro) avait romancé dans *les Détectives sauvages*. Seulement ici, comme dans le récit de l'auteur chilien, nulle ambition de suivre le réel à la trace ou de rendre objectivement compte de ce qui pourrait être mis à jour. Tout en étant traversées par le spectre des figures rencontrées pendant son voyage, les œuvres viennent troubler les contours des histoires et conduire le regardeur vers des horizons où les faits prennent davantage la consistance de mythes. Nous n'apprenons donc rien de nouveau sur les infraréalistes, ni même sur Bolaño.



serpents forment une archéologie précaire nichée dans un patrimoine fantasmé. Ce motif de la pyramide contamine à son tour différentes œuvres réalisées au Mexique, s'incarnant par exemple en calligrammes brodés sur des pans de tissu colorés (*les Transpoèmes*) et se généralisant sous la forme schématique d'un « A », dont la présence indicielle se répand dans l'exposition. Les *Transpoèmes*, précise l'artiste, sont composés avec les mots des autres ; l'exposition raconte aussi comment, à travers ses barbarismes, ses répétitions et ses manques, la poésie est une forme toujours opérante de saisissement du réel.

Franck Balland

This artwork could serve as a ré-

Vue de l'exposition. (© C. Philippe / Les Ateliers Vortex. Court. galerie Thomas Bernard-Cortex Athletico). Exhibition view

sculptural work of Sergio Verastegui (born in 1981 in Lima, lives and works in Paris), the coarse aspect of the forms that run through it and its deeply hybrid nature. It also suggests that, in this instance, the work is about memory, the history that objects contain and the elements that the artist (whose taste for complex storylines can already be detected) brings to the surface of the exhibition, like pieces of evidence collected from the scene of an investigation.

And this is indeed present in the works on display in Dijon, as well as in Paris, where Sergio Verastegui has a solo show at the Thomas Ber-

rylines and take the spectator to places where facts take on a more mythical feel. We thus learn nothing new about the infrarealists, including Robert Smithson (whose works produced in the Yucatan peninsula and Mexico, channelling his fragmented and entropic vision of the landscape, haunt the exhibition); we simply sense a spirit of place and investigation, expressing the fragility of creation relative to the vertiginous nature of the context in which it emerges. For instance, the composite wood replica of a Mayan half-pyramid is full of personal artefacts: broken spectacles, cut-up jeans and tangled cords like a nest of snakes form a tenuous archaeology nestling in an imagined universe. The pyramid motif in turn points to the artist's